

COMMENT PARLER DE

L'AMPLEUR DU DÉSASTRE ?

Par Guillaume Lohest



« Chute de la biodiversité », voilà une expression bien timide pour parler de l'extinction de la vie sur terre, vous ne trouvez pas ? Quels mots utiliser alors ? Pourquoi demeurons-nous si insensibles à la destruction du monde vivant comme s'il nous était extérieur, alors qu'il nous est indispensable ?

Vous n'avez pas besoin qu'on vous rappelle que la biodiversité est en danger. Vous en avez entendu parler, souvent, au passage, lors d'un journal télévisé ou à la lecture d'un magazine. On le sait. Tout le monde est au courant que la « biodiversité » est « menacée ». Les plus alertes savent même qu'il s'agit de la « sixième extinction de masse » – la précédente, il y a 65 millions d'années, a vu disparaître les dinosaures. C'est dire l'ampleur du désastre. Ce qui est inédit, c'est que cette extinction de masse n'est pas due à un cataclysme mais à l'activité humaine, plus spécifiquement à l'activité prédatrice de l'économie capitaliste mondialisée depuis quelques décennies. Pourtant, cette catastrophe ne nous émeut guère. On vit comme si de rien n'était. On a tant d'autres problèmes...

Le monde est un grand zoning

L'astrophysicien Aurélien Barrau a coutume de le rappeler, on a fait du dérèglement climatique le problème écologique numéro un. C'est une très grave menace, mais il nous avertit : ce n'est qu'une petite partie du problème. Plus catastrophique encore, on en est venus à penser que c'est le seul problème, et qu'on peut le « solutionner », avec une mentalité d'ingénieur. Or, non seulement on ne le « solutionne » aucunement (il s'aggrave, on n'en parle presque plus et on vote pour des partis qui n'en ont rien à faire), mais surtout, cela nous évite de regarder en face le problème le plus grave et le plus évident : la destruction de la vie, partout à l'œuvre, sur tous

les continents : « *Quand vous rasez une forêt, tous les animaux de la forêt meurent. Cela n'a rien à voir avec le réchauffement climatique. Ce n'est pas une question de température. Même si la température est fraîche, quand les animaux ne peuvent plus habiter quelque part, ils meurent*¹. »

Aurélien Barrau utilise une autre image frappante. Quand bien même nous trouverions demain une source d'énergie propre et infinie pour faire rouler nos voitures, tourner nos usines et voler nos avions, notre problème resterait le même : nous artificialisons les terres, nous détruisons les habitats des espèces animales et végétales, nous supprimons la vie pour la remplacer par des zonings commerciaux, des supermarchés et des parkings.

Deux tiers des insectes et des animaux sauvages

Vous vous dites : il exagère... On peut quand même imaginer une situation d'équilibre, avec des espaces et des espèces protégées, une activité humaine et économique raisonnable. Oui, peut-être, on peut l'imaginer. Mais les faits ne montrent pas du tout cet état d'équilibre. La preuve : si c'était le cas, on ne parlerait pas d'une sixième extinction de masse ! Quelques chiffres tout de même, rappelés par Aurélien Barrau et beaucoup d'autres, aussitôt entendus, aussitôt oubliés. Un million d'espèces seraient menacées dans le monde (sur un total d'espèces estimé entre 8 et 12 millions). Depuis 1970, deux tiers des populations d'animaux sauvages ont disparu – en réalité, ils n'ont pas disparu par enchantement, ils ont été exterminés directement ou indirectement pour nos « impératifs » économiques. C'est encore plus rapide pour les insectes : en quelques années seulement, leur population a chuté de deux tiers. Quant aux arbres, sur une échelle de temps plus longue, quelques millénaires, leur nombre s'est également réduit de plus de moitié.

« Natureculture »

Pourtant, nous ne nous rendons pas compte de l'extrême gravité de la situation. Sans doute parce qu'en Occident, nous ne comprenons plus – nous ne ressentons plus – les liens entre le vivant non humain et les humains. Depuis le 17^e siècle de Descartes, l'Occident a construit une séparation étanche entre l'humain et le reste du vivant. D'un côté, la culture, la raison, le progrès ; de l'autre, une « nature » considérée comme extérieure, muette et exploitable. L'anthropologue Philippe Descola a rappelé dans un célèbre ouvrage² que cette manière de voir le monde n'a rien d'universel : beaucoup de sociétés ne pensent pas les humains comme séparés des plantes, des animaux ou des milieux qu'ils habitent. En rompant ces liens, nous avons appris à ne plus voir le vivant que comme un décor – un « environnement » – ou une ressource. Et quand on ne voit plus le vivant comme un ensemble de relations, on finit par le détruire sans même s'en rendre compte. Sans comprendre que toutes nos sociétés sont dépendantes du monde vivant dans toute sa diversité. La philosophe américaine Donna Haraway, pour contrer cette schizophrénie de la raison occidentale, a proposé un nouveau mot réintégrant les deux pôles artificiellement séparés : « natureculture ». Mais qui connaît Donna Haraway ?

Des milliers de milliards de dollars

Pour appréhender la situation, nous nous rabattons alors sur des chiffres terrifiants. Mais ils ne nous terrifient pas, le franc ne tombe pas vraiment. En parlant de francs et d'argent, tiens, on pourrait justement tenter d'évoquer la catastrophe de la biodiversité en langage économique, en monétarisant les services que la nature nous rend. C'est un langage horrible, qui réduit le vivant à un prix, nous ne devrions pas parler ainsi. Mais formatés comme nous le

sommes, autorisons-nous provisoirement cette atrocité. « *Notre quotidien dépend bien plus de la nature qu'on ne le pense. Sans elle, pas de nourriture dans nos assiettes, pas d'eau potable, pas d'air respirable. Les sols fertiles, les insectes pollinisateurs, les forêts qui captent le carbone, les zones humides qui nous protègent des inondations... tous ces services, la nature nous les rend gratuitement. Du coup, on a tendance à les considérer comme acquis. Leur valeur économique est pourtant immense : entre 125 000 et 140 000 milliards de dollars par an selon les estimations, soit près du double du PIB mondial. En d'autres termes, toute notre économie repose sur ce capital naturel invisible*³. » À titre d'exemples concrets, les récifs coralliens fournissent à eux seuls plus de 375 milliards de dollars par an en biens et services, et certaines mangroves sont estimées à 217 000 dollars par hectare par an en protection côtière et tourisme⁴. Bref, si l'on additionnait ces services comme on compte des biens marchands, la nature vaudrait plus que tout ce que nous produisons. Et pourtant, nous continuons à la détruire comme si ces chiffres n'étaient que des abstractions sans conséquences.

Écocide

Quels termes alors devons-nous utiliser pour réaliser la gravité de cette destruction ? On parle de plus en plus d'écocide pour nommer ce qui se joue : la destruction grave, durable et étendue des écosystèmes. Le terme est apparu dans les années 1970, notamment sous la plume du biologiste Arthur Galston après les ravages de l'Agent Orange au Vietnam, pour dire qu'il existe des crimes commis non seulement contre des peuples, mais contre le vivant lui-même. Longtemps cantonnée aux débats militants et académiques, cette notion a franchi un seuil politique en Belgique, qui est devenue en 2024 le premier pays de l'Union européenne à inscrire explicitement l'écocide dans son Code pénal. Détruire massivement la nature n'y est plus seulement une « externalité » ou un dommage collatéral, mais un crime passible

de lourdes sanctions⁵. Nommer ainsi les choses, c'est tenter de faire entrer l'annihilation du vivant dans le champ de l'inacceptable absolu.

Anéantissement biologique

Certains scientifiques parlent carrément d'un « anéantissement biologique » global pour décrire ce que nous appelons par euphémisme une « chute de la biodiversité ». L'expression, utilisée par les biologistes Gerardo Ceballos, Paul R. Ehrlich et Rodolfo Dirzo, a le mérite de montrer que le problème ne se limite pas à la disparition spectaculaire de quelques espèces « charismatiques » (le rhinocéros blanc, l'ours polaire, la panthère des neiges, etc.), mais à l'effondrement massif des populations animales et végétales, partout sur la planète. Des espèces existent encore sur le papier, mais leurs effectifs se sont écroulés et

leurs habitats ont disparu, leurs relations écologiques sont rompues. C'est une extinction silencieuse, diffuse, souvent invisible, mais bien plus grave, car elle détruit les tissus mêmes du vivant. Autrement dit, ce n'est pas seulement la fin de certaines espèces qui est en cours, mais la décomposition progressive des conditions qui rendent la vie possible.

Aimons-nous la vie ?

Revenons à Aurélien Barrau, non pas qu'il ait la solution, mais parce qu'il est l'un des seuls à insister sur la dimension profondément culturelle de la catastrophe. Autrement dit, nous ne sommes pas capables d'agir parce que nous ne savons pas nommer ce qui se passe, ni ce que nous voulons à la place de ce monde en phase terminale. « *Nous ne sommes pas face à un problème scientifique, affirme-t-il. Nous sommes face à un problème de vision du monde. La*

*science peut intervenir au niveau du constat, elle peut éventuellement corriger certains biais, certains effets secondaires ou certaines dérives non souhaitées, mais elle ne peut pas nous dire ce que l'on veut. Et c'est ça, la question que nous n'avons pas commencé à poser*⁶. » En effet, ne sommes-nous pas coincés dans un modèle de société « hors-sol », qui a besoin de la croissance, de la production de richesse, de l'exploitation des ressources ? N'en venons-nous pas systématiquement à chercher des équilibres, des nuances, des ajustements qui pourraient permettre à ce modèle de persister en évitant de trop grosses ruptures ? Comme si nous manquions d'imagination. Comme si la destruction de ce qui fait la beauté et le sens même de la vie, ce qui la rend possible, nous laissait vaguement tièdes et indifférents. Il résume : « *Nous sommes des vivants qui n'aimons plus la vie* ». □

Une crise de la sensibilité

Le philosophe Baptiste Morizot estime que nous vivons un immense « appauvrissement de ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant. Une réduction de la gamme d'affects, de percepts, de concepts et de pratiques nous reliant à lui. Nous avons une multitude de mots, de types de relations, de types d'affects pour qualifier les relations entre humains, entre collectifs, entre institutions, avec les objets techniques ou avec les œuvres d'art, mais bien moins pour nos relations au vivant ».

Cela se manifeste par ce qu'on appelle une « extinction de l'expérience de la nature », qui est « la disparition de relations quotidiennes et vécues au vivant. Une étude récente montre ainsi qu'un enfant nord-américain entre 4 et 10 ans est capable de reconnaître et distinguer en un clin d'œil expert plus de mille logos et marques, mais n'est pas en mesure d'identifier les feuilles de dix plantes de sa région ». Notre capacité d'attention a été redirigée vers les produits manufacturés, au détriment des autres vivants qui peuplent la terre.

Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Actes Sud, 2020, p. 17-18.

1. Conférence d'Aurélien Barrau à la Maison de la Poésie, Vidéo Youtube, 30 avril 2024.

2. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005.

3. « Restaurer la nature, ça rapporte gros ! », Site Internet du WWF, 25 juillet 2025.

4. Ecosystem Services Valuation Database, www.esvd.info.

5. Sarah Jacobs, « La Belgique intègre l'écocide dans son code pénal », Greenpeace, 22 février 2024.

6. Aurélien Barrau : « Nous sommes des vivants qui n'aimons plus la vie », entretien sur France Inter, 25 novembre 2023.